

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 12 (1982)  
**Heft:** 3

**Rubrik:** Oikoumene : ami ou ennemi?

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Paris au fil du temps



Annette Vaillant

# Cortèges de jadis et d'aujourd'hui

A travers les encombrements, le bus 29 suit son itinéraire — de la gare Saint-Lazare à la Porte de Montempoivre — mais je n'ai jamais cherché à atteindre ce terminus. J'aurais peur d'y trouver, à l'ancienne place d'une fortification médiévale, quelque tourdortoir en béton.

Laissons donc galoper notre imagination et avancer, malgré les bouchons, l'audacieux et pesant 29. Après avoir frôlé le Centre Pompidou-Beaubourg hérissé de tuyauteries en couleurs, il se faufile vers le quartier Saint-Paul qui fut à l'époque des fastes du gothique, en plein milieu d'un quatorzième siècle à la fois dramatique et brillant, le séjour chéri de Charles V.

Quelle idée absurde, tout d'une pièce, on s'est faite longtemps d'un Moyen Âge borné, lourdaud, malade, malpropre, alors qu'il y avait des architectes et des compagnons tailleurs de pierre admirables, des collègues et des étudiants, des peintres, des sculpteurs et des ivoiriers merveilleux, et... des bains de vapeur à tous les coins de rue. Les croisés rentrés saufs ne revenaient pas les mains vides. Leurs nefes étaient chargées de tapis d'Orient, d'essences rares, de gemmes précieuses.

Sous le règne de Charles V, le «sage roi» épris d'art et de luxe raffiné, la Cour de France était la plus chevaleresque d'Europe, la plus lettrée. Sans regret, l'ancien palais de la Cité trop fruste, fut abandonné par le souverain qui édifia, à proximité de la Seine et de la campagne, une nouvelle résidence royale, l'Hôtel St-Pol. Tout autour, il

acquiesce de belles demeures reliées par des préaux, des galeries, des labyrinthes en buis taillé. On y trouvait des pièces d'eau, des jardins fruitiers, des ménageries, des étuves, des orangers en caisses, des volières et plein de fleurs. Site toujours enchanteur quand en 1385, Isabeau — elle est belle, elle a 14 ans — arrive de Bavière à cheval, escortée par 40 barons, pour venir épouser le fils de Charles V: Charles VI, le roi fou, et devenir une reine cruelle, dévergondée.

Imaginons la cavalcade qui s'arrête devant Notre-Dame. Mais où sont les cortèges d'antan que l'on retrouve sur des enluminures? Des jardins de l'Hôtel St-Pol il reste pourtant quelques noms évocateurs sur les plaques d'émail bleu aux carrefours: rue Beautreillis, rue de la Cerisaie... Hélas, le parfum violent des lis n'est même plus un souvenir.

En revanche, au début de la rue des Rosiers, j'ai découvert par hasard *Le Loir dans la Théière*, un salon de thé qui, chaque dimanche, sert le «brunch» à partir de midi. «Brunch»? Mi-breakfast, mi-lunch: c'est la mode et un signe des temps. Les jeunes travaillent souvent beaucoup, quoi qu'on en dise, et se couchent tard. Alors, le dimanche matin, ils roupillent. Plus de café au lait avec des croissants. Qui dort déjeune. Et, longtemps après le soleil, ils se lèvent pour aller bras-dessus bras-dessous, bébé en poche kangourou et marmaille à la traîne, en gentil cortège, prendre le brunch ici ou ailleurs. Ça coûte moins cher qu'un grand repas et ça permet les grasses matinées. Rue des Rosiers, le petit rongeur de l'enseigne est installé pour dormir en vitrine dans une théière monumentale. A l'intérieur du salon, la vaste peinture murale style chambre d'enfant, due à une demoiselle argentine — Sylvia Madoni — vivante à Vevey et fiancée à un citoyen suisse, représente encore le paresseux animal bien éveillé contrairement à ses habitudes. Personnage de Lewis Carroll, c'est lui, le *Dormouse*, qu'une Alice trois fois grandeur nature, conduit au Pays des Merveilles à un goûter fantastique.

Des mamans, cheveux en brosse, cotillons courts et collants blancs, d'autres aux coiffures touffues et aux pantalons de Zouave, partagent, avec leurs maris barbus, bouclés, et leurs chérubins tapageurs, jus de fruits et de légumes, chocolat chaud, omelette au lard, pâtisseries énormes, camembert et autres douceurs.

Mais où sont les gigots d'antan?

A.V.

## Echos des montagnes



Louis-Vincent Defferrard

# «L'Ancienne s'agite plus que de raison»

Voilà ce que dit — en patois bien sûr — une chanson de la Gruyère parlant de la poya. Est-ce remarque taquine ou simple vérité? Qui connaît les villages



Message

# Ami ou ennemi?

Vous êtes-vous déjà posé cette question: le temps est-il mon ami ou mon ennemi? Quand je parle du temps, je ne veux pas dire celui des prévisions météo, mais celui qui s'écoule en heures, minutes et secondes.

A vrai dire, il me semble que par beaucoup le temps est considéré comme un

des vallées montagnardes ne s'étonne pas de l'agitation de l'ancienne, c'est-à-dire de la grand-mère, à l'heure où les armaillis partent pour de longs mois, là-haut, sur les alpages. Tant d'humbles responsabilités reposent sur elle: les vêtements, le linge, les remèdes (pour les hommes et pour les bêtes), les tricots que le «bouébou» devra passer le soir venu. Et tant d'autres choses encore, banales si l'on veut, mais indispensables.

Image du passé ou image du présent?

A la fois l'une et l'autre. On dit souvent que les filles de la montagne quittent volontiers le village pour s'en aller à la ville ou encore qu'elles ne veulent plus vivre comme l'ont fait leurs mères.

Mais celles qui restent?

M<sup>me</sup> Nelly (c'est ainsi que tout le monde l'appelle) possède une cuisinière électrique, une machine à laver la vaisselle, une autre pour laver le linge et d'innombrables gadgets. Elle regarde volontiers un film à la télévision... Mais elle est la première levée, été comme hiver, et c'est elle qui réveille son «homme» et son fils pour qu'ils aillent soigner le bétail pendant qu'elle leur préparera un copieux petit déjeuner.

M<sup>me</sup> Nelly, je ne sais comment, con-

naît tout ce qui se passe non seulement dans le village mais dans toute la vallée et plus loin encore, mais... Mais elle est toujours, ou presque toujours, à la maison, c'est-à-dire au chalet. Comprenez qui pourra. Bien sûr, personne ne se hasarderait à l'appeler l'«Ancienne», bien qu'elle soit plusieurs fois grand-mère. Dans une autre région, pas très loin, le terme est signe de respect. Pas ici.

M<sup>me</sup> Nelly est la cheville ouvrière qui en fait plus que les hommes et qui ne sait pas ce que signifie «se reposer». A qui le lui conseille, elle répond, mi-figue, mi-raisin (vert): «J'aurai assez de l'éternité pour le faire, alors?» Alors, elle bêche son jardin en pestant contre «eux» qui refusent de l'aider, nourrit ses poules, les cochons, ratèle le foin que les machines laissent derrière elles.

M<sup>me</sup> Nelly décide du jour où, l'hiver venu, il conviendra de tuer l'un des porcs qu'elle a engraisés. Quand une vache doit mettre bas, c'est encore elle qui veille, parfois toute une nuit, et qui appellera «ses hommes», au dernier moment.

Les vacances? Pour elles aussi, M<sup>me</sup> Nelly attend l'éternité. Si pourtant, une fois, elle est partie «en voyage air-gonisé». Elle avait envie de voir la

mer. Le lendemain de son retour elle répondait: «Je croyais que c'était bien plus grand. Si j'avais su, j'aurais économisé cet argent!»

Dix ans que je la connais, M<sup>me</sup> Nelly n'a pas changé. Toute petite, un chignon gris très serré, des yeux bleus comme les myosotis au premier printemps, un visage rond ratatiné. Depuis quand? Je ne sais. Elle a dû venir ainsi vers la quarantaine et n'a plus changé depuis.

Ajoutez à cela que c'est elle qui tient la bourse et qui n'en desserre pas volontiers le cordon. «Sans Nelly, nous ne serions pas devenus à l'aise.» Le seul compliment qu'en fait son mari, mais au village il est de taille. Une chose encore, si vous demandez à Anselme s'il accepte, par exemple, de vendre un veau ou un sapin de sa forêt, il répond: «Je dois en parler à Nelly, je vous dirai après.»

M<sup>me</sup> Nelly, l'Ancienne, ne s'agite pas plus que de raison, mais c'est bien elle la «maîtresse». Tant qu'il y en aura quelques-unes comme elle, les villages de la montagne ne mourront pas. Et c'est très bien ainsi.

L.-V. D.

ennemi redoutable. Certains reprochent au temps de s'écouler trop lentement, car ils éprouvent un ennui profond. J'ai connu une jeune fille de 18 ans qui, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, redoutait de voir arriver le week-end parce qu'elle ne savait pas que faire le samedi et le dimanche. Et le lundi matin, quand la plupart des gens du bureau faisaient un peu grise mine pour reprendre le collier, elle arborait un sourire épanoui, heureuse d'avoir à nouveau quelque chose à faire.

Mais je crois qu'ils sont plus nombreux encore ceux qui reprochent au temps de s'écouler trop vite. Non seulement parce qu'une ride se creuse ici et là ou que les cheveux s'en vont plus rapidement que prévu, mais surtout parce qu'il y a tant de choses à faire et si peu d'heures et de jours pour parvenir à les faire toutes. C'est ainsi une course-poursuite que nous engageons avec le temps, mais une course-poursuite essoufflante et où nous nous retrouvons presque toujours perdants, car le temps va décidément trop vite. Et lorsque l'on a voulu trop longtemps gagner ce duel inégal, c'est la dépression qui vous guette, qui vous prend dans ses filets et qui vous paralyse.

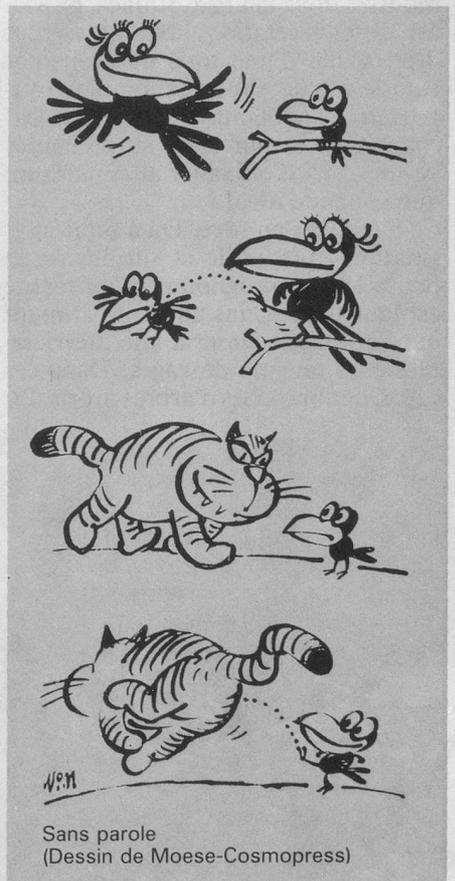
Quand ce n'est pas tout simplement l'infarctus...

Voilà ce qu'il advient quand le temps est notre ennemi. Mais si c'était le contraire? Si le temps était notre ami? Si chaque jour, chaque heure, chaque seconde étaient considérés par nous comme autant de grands et petits cadeaux qui nous sont faits? Si nous considérions le temps comme quelque chose à notre service au lieu que nous en soyons les esclaves, tout pourrait changer.

A bien regarder l'Évangile, nous pouvons comprendre que le temps ne nous est pas donné comme un tyran, un bourreau, mais bien comme un précieux cadeau. Pour pouvoir l'apprécier comme tel, il importe cependant de savoir nous tourner vers le présent, vers l'instant présent qui peut toujours être celui de la rencontre de Dieu.

Lorsque nous aurons réussi à faire du temps notre ami, notre copain, lorsque nous aurons su l'appriivoiser, en quelque sorte, alors nous serons devenus des amoureux de la vie. Et nous comprendrons du même coup que ces milliards de secondes ne sont que des débuts d'éternité.

Abbé Jean-Paul de Sury



Sans parole  
(Dessin de Moese-Cosmopress)